

Une bouteille à la mer

Pierre Gout

Sous son chapeau de feutre noir perpétuellement chevé à son crâne chauve, derrière ses grosses lunettes, son épaisse moustache blanche et sa sempiternelle cravate rayée, M. Delaubre dissimulait une grande bonhomie, une profonde sagesse, une solide culture et surtout une mémoire restée phénoménale en dépit des années.

Sa longue carrière d'instituteur rural, au cours de laquelle il avait souvent cumulé les fonctions d'enseignant et de secrétaire de mairie, s'était déroulée successivement dans quatre ou cinq villages. Un peu partout, il avait glané et soigneusement enregistré quantité d'histoires et d'anecdotes toujours pittoresques, souvent cocasses, dans certains cas tragiques, que son entourage ne se lassait pas d'écouter, pas plus que lui-même ne se lassait de les répéter.

Il en était une pourtant qu'il gardait au fond de son souvenir sans jamais la raconter à personne. Jusqu'au jour où, dans un cercle d'amis, je ne sais plus à quel propos, la conversation tomba sur le village de Valleméjane, qui se trouve pourtant assez éloigné de notre vallée.

- Valleméjane ? releva M. Delaubre. C'est un coin que je connais un peu. Je n'y ai mis les pieds qu'une fois dans ma vie, mais c'était pour tirer au clair une affaire vraiment peu banale...

Il en avait trop dit ou pas assez. Tout le monde s'écria :

- Racontez-nous ça, M. Delaubre !

Mais l'intéressé secoua la tête.

- Ah non. Celle-là, je ne la raconte jamais.

- Et pourquoi donc ?

- Parce que j'en ai fait promesse à un brave homme, il y a de cela bien des années.

- C'est donc ancien ?

- Cela remonte à 1924, si je me rappelle bien.

- 1924 ! Mais vous ne croyez pas que votre promesse est caduque ? Celui à qui vous l'avez faite est peut-être mort maintenant !

- Il y a bien des chances en effet... C'est même tout à fait certain, admit-il après avoir hésité quelques instants. Oui, c'est vrai... En fin de compte, je crois que je peux... Mais je vous préviens que je changerai les noms.

- Changez les noms ! Changez les noms, M. Delaubre... Cela a si peu d'importance.

Et, non sans un évident plaisir, M. Delaubre se décida.

« En 1924, j'étais jeune instituteur, encore célibataire et en poste dans un petit hameau perdu dont le nom ne vous dirait rien. J'étais chargé d'une classe unique, et même si je n'avais qu'une quinzaine de gamins sur les bras, cela n'avait rien d'une sinécure. Dans une classe unique, il faut préparer des leçons pour tous les âges, donner du travail à chacun, courir des uns aux autres et avoir l'œil partout. Par ailleurs, le logement qui m'était attribué pouvait, même à l'époque, être qualifié de rustique. Mais je n'étais pas exigeant, j'aimais mon métier, j'aimais le pays, j'aimais mes élèves, et je ne me sentais pas malheureux, bien au contraire.



Les vacances de Pâques venaient de commencer. Je les passais habituellement dans ma famille, mais, cette année-là, j'avais différé mon départ. J'attendais en effet la visite d'un excellent ami nommé Maurice Ponteil, ancien condisciple de l'École Normale, qui enseignait à une trentaine de kilomètres de là. Il avait la chance d'appartenir à une famille aisée, et les subsides d'un grand-père fortuné dont il était l'unique petit-fils lui avaient permis d'acquérir une voiture automobile, ce qui n'était pas, je vous l'assure, monnaie courante en ce temps-là. Il devait rester chez moi trois ou quatre jours et la date prévue pour son arrivée tombait un samedi. La veille, comme je me trouvais inoccupé et que d'autre part un temps printanier incitait à la promenade, je décidai d'enfourcher ma bicyclette pour aller faire un tour à la foire qui, justement, se tenait ce matin-là au chef-lieu de canton.

C'était une foire importante, qui attirait beaucoup de monde et qui offrait de nombreuses occasions de rencontres, espérées ou inattendues. Le marché aux bestiaux, jadis réputé, déclinait d'année en année, mais en dehors de cela les étalages restaient toujours aussi nombreux, variés et approvisionnés. Je ne vous en ferai pas la description car les choses n'ont pas, en fin de compte, tellement changé depuis.

Donc, en déambulant sur ce champ de foire, Je tombai soudain en arrêt devant une sorte de marchandise que je n'avais jamais vu figurer en ce lieu. Cette nouvelle présence me réjouit fort, car il s'agissait de livres, et j'en tirai la conclusion que rien n'arrêtait plus les progrès de l'instruction et de la culture dans la vallée. Un examen plus détaillé vint tempérer mon optimisme et me permit de constater que le niveau de cette littérature n'était pas vertigineux. Il s'agissait surtout de livres d'occasion et l'on y trouvait davantage de romans à quatre sous que de chefs-d'œuvre classiques. Un de ces ouvrages, pourtant, attira tout de suite mon attention. Il était de dimensions importantes, solidement et même luxueusement relié, et il avait certainement occupé une place d'honneur sur les rayons d'une bibliothèque cossue du siècle dernier. Son titre, *La famille de Folmont du Vivarais aux Cévennes* me laissa espérer quelques enseignements historiques et je l'acquis pour quelques francs.

Le lendemain matin, en attendant l'arrivée de mon ami, j'entrepris la lecture de ce livre et je commençai par le feuilleter. Une surprise m'attendait. Insérée entre deux pages, vers le milieu, se trouvait une enveloppe de modèle courant, soigneusement cachetée. On devinait à son épaisseur qu'elle devait contenir deux ou trois feuillets. Le recto portait une inscription manuscrite que je peux encore vous réciter par cœur :

« *Moi, Antonin Ribier, je demande à la personne qui trouvera cette lettre de bien vouloir la faire parvenir à M. André Crouzille qui demeure à l'Issartade, dans la*



dessin Gabriel Penet

commune de Valleméjane, en Ardèche. Il fera ainsi une bonne action et je l'en remercie par avance. »

Il n'y avait pas de faute d'orthographe, mais l'écriture, tremblotante et mal assurée, semblait provenir d'un individu très âgé, ou malade, ou mal voyant. La tentation de l'ouvrir ne m'effleura guère. Cette lettre, incontestablement, appartenait à son destinataire, si toutefois celui-ci existait encore car il était bien difficile de dire à quand remontait son introduction dans le livre.

Un ronflement de moteur me tira de mes réflexions et je descendis quatre à quatre l'escalier. Maurice venait d'arriver dans son roadster rutilant de tous ses chromes.

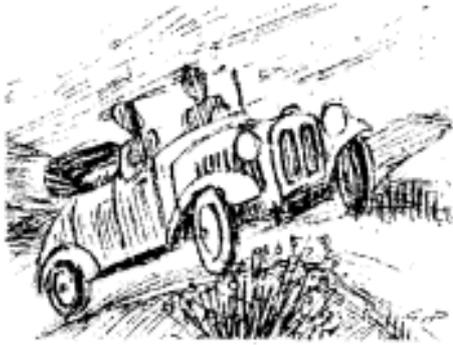
Après le repas de midi, devant une tasse de café, je parlai à mon ami de la lettre et la lui montrai. Il l'examina, sourcils froncés.

- Valleméjane ? C'est où, ça ?
- J'ai regardé la carte. C'est dans la basse Ardèche.
- Pourquoi diable ce dénommé Ribier n'a-t-il pas envoyé cette lettre par la poste ?
- Figure-toi que je me suis déjà posé la question. L'abandonner dans ce livre, c'est un peu comme s'il avait jeté une bouteille à la mer...

Maurice réfléchissait.

- Les gens qui jettent une bouteille à la mer avec un message à l'intérieur le font généralement parce qu'ils ne trouvent pas d'autre moyen de le transmettre... Écoute, j'aime bien résoudre les énigmes. Je vais te proposer quelque chose : Nous avons devant nous quelques jours de liberté et je dispose d'une auto. Si nous faisons un saut jusqu'à ce pays de Valleméjane ? Nous trouverions peut-être ce M. Crouzille. Par ailleurs, il y a sans doute par là de beaux paysages, du bon vin et des jolies filles. Donnons-nous un peu de bon temps, que diable ! Allons à Valleméjane !

Il n'y avait rien à objecter à cela, et c'est pourquoi le lendemain, vers les trois heures de l'après-midi, après une longue randonnée poussiéreuse sur des rou-



tes où, comme on dit chez nous, le Bon Dieu n'était passé que de nuit, randonnée encore prolongée par plusieurs erreurs d'aiguillage et par la nécessaire halte méridienne dans une auberge villageoise, nous faisons dans Valleméjane une entrée presque triomphale, sous les regards ébahis et admiratifs de quelques badauds.

Sur notre droite apparut bientôt une sorte d'esplanade complantée de gros platanes qui invitait au stationnement.

- Arrêtons-nous ici, dit Maurice. Nous reconnâtrons le terrain à pied.

Au bout de la place se dressait, imposante mais sans grand caractère, la façade de l'église du lieu. Mon ami gara sa voiture près du parvis. À peine descendus, nous aperçûmes, de l'autre côté, vers la rue, un prêtre tout de noir ensoutané qui se dirigeait à pas tranquilles vers le sanctuaire.

- Voici venu le moment de faire ses Pâques, dit Maurice. Si tu veux te confesser, profités-en.

Entre les « hussards noirs de la République » que nous étions et le clergé plutôt traditionaliste de nos campagnes, les rapports n'étaient pas toujours des meilleurs. On n'en était plus à l'affrontement direct mais chacun dans son camp, continuait de fourbir ses armes. Pour les uns c'était l'anathème, pour les autres le quolibet. Pour ma part, sans prétendre à une neutralité impossible, je m'efforçais d'éviter l'intolérance bornée. Mais Maurice était plus virulent.

- Ma foi, tu me donnes une idée, répondis-je.

- Non. Réflexion faite, il vaut mieux que tu reviennes un matin de bonne heure. Si tu t'y mettais maintenant, ça risquerait de nous faire coucher tard et je suis fatigué.

- Arrête ces plaisanteries d'un goût douteux et regarde ce prêtre. Il paraît avancé en âge et c'est certainement depuis belle lurette qu'il répand dans cette paroisse l'obscurantisme et la superstition. Je parie qu'il connaît tous les habitants, y compris les mécréants et les huguenots, si toutefois il y en a. Abordons-le. Il nous renseignera certainement sur ce que nous cherchons.

Je me dirigeai vers l'ecclésiastique et il tourna vers moi une face creusée de rides profondes qui exprimait plutôt la sérénité bienveillante du vieux sage que le zèle amer et dominateur du croisé.

- Excusez-moi, M. le Curé. Mon ami et moi nous ne sommes pas du pays et nous ne connaissons personne. Pourtant nous aurions une démarche à faire auprès d'un certain M. André Crouzille. Pourriez-vous me dire s'il habite vraiment dans cette commune ?

- Parfaitement et je le connais très bien. Il demeure à l'Issartade, à 400 ou 500 mètres du village, au bout d'un petit chemin dont vous voyez le départ là-bas, juste après le petit pont.

- Je ne voudrais rien vous demander d'indiscret, mais nous aimerions savoir de quel genre d'homme il s'agit... Son âge, son métier, sa famille...



- Ma foi, répondit le vieillard, je ne vois pas d'indiscrétion à vous dire ce que tout le monde sait et qui, par ailleurs, ne compromet personne. Il doit avoir dans les quarante-cinq ans, il vit avec sa femme dans une ferme, au milieu de ses terres qu'il cultive. Ils ont un fils qui achève son service militaire et qui doit se marier prochainement. Ah, et il y a aussi une grand-mère qui habite avec eux, assez âgée mais encore alerte... Quant au grand-père, il est mort il y a très longtemps. Je ne l'ai jamais connu...

Là, le prêtre parut vouloir ajouter quelque chose, mais sans doute il changea d'avis, car il s'interrompit un instant avant de conclure :

- Ce sont de braves gens. je ne peux rien vous dire d'autre.

- Une dernière question tout de même, M. le Curé. N'auriez-vous pas quelque connaissance d'un dénommé Antonin Ribier ?

- Antonin Ribier... Antonin Ribier... Ah oui, je vois de qui il s'agit. C'était un vieux garçon, un peu sauvage, qui habitait dans une maison isolée, aux confins de la paroisse. On ne le voyait pas beaucoup. Il est tombé malade, cela fait bien deux ou trois ans, et des neveux l'ont recueilli, mais je ne sais plus où. Il doit être mort maintenant... Ce que je sais, en tout cas, c'est que sa maison a été vendue...

Je remerciai, pris congé et me retournai vers Maurice.

- Hé bien ! Est-ce que je n'avais pas raison ? Nous en savons un peu plus, à présent.

- C'est bien la première fois, grommela-t-il, que je vois un curé servir à quelque chose.

Nous remontâmes la rue, passâmes devant quelques boutiques et découvrîmes, sur une petite place, l'Hôtel du Nord, l'unique de la localité, où nous commandâmes, pour ce soir-là, le gîte et le couvert. Une chambre assez confortable, avec deux bons lits, nous fut attribuée. L'établissement était presque désert. Seuls deux géologues en prospection minière et un voyageur de commerce nous tinrent compagnie à la table d'hôte.

Le lendemain était un dimanche. Nous eûmes raison de la matinée en flânant dans le village et ses abords. L'après-midi, vers trois heures, nous considérâmes que le moment favorable était venu pour trouver à son domicile un brave cultivateur vraisemblablement respectueux du repos dominical. Nous ne nous étions pas trompés.

Après quelques minutes de trajet, en voiture, sur une mauvaise piste qui serpentait entre les vignes et les vergers, après une entrée fracassante dans une cour de ferme, saluée par un concert de caquètements éperdus et d'aboiements furieux que le grondement du moteur ne parvenait pas à couvrir, nous nous trouvâmes devant une grande bâtisse dont la façade crépie était précédée, à hauteur de l'étage, par une terrasse à laquelle accédait un escalier de pierre. Sur cette terrasse, une porte s'ouvrit et nous vîmes apparaître un homme corpulent et joufflu, coiffé d'un béret basque et revêtu d'un bleu de travail vraisemblablement frais émoulu de la planche à repasser. Son visage reflétait un ébahissement qui n'était sans doute pas totalement exempt de méfiance. Manifestement personne en ce lieu, ni homme ni bête, n'était accoutumé à voir des visiteurs débarquer en cet équipage.

Le nouveau venu fit taire les chiens et descendit jusqu'à nous.

- Vous cherchez quelqu'un, Messieurs ?
- Oui, nous cherchons M. André Crouzille.
- C'est moi.

- Nous allons sans doute vous étonner. Je m'appelle Gilbert Delaubre et ce Monsieur, Maurice Ponteil. Nous venons du Gard et nous avons un message à vous transmettre, un message dont nous ignorons la teneur et qui provient d'un personnage que nous n'avons jamais connu. Je suis bien conscient que tout ceci nécessite une explication.

- Je ne comprends rien à ce que vous me dites, répondit l'homme.

Mais notre aspect avait dû le rassurer car il ajouta :

- Achevez donc d'entrer. On s'explique mieux assis.

Il nous introduisit dans un salon rustique, blanchi à la chaux comme c'était l'usage, où la décoration ne sortait pas de l'ordinaire campagnard, L'Angélus, les Glaneuses, un vieux fusil, une Sainte Vierge et l'Almanach des Postes. Mais une commode pansue et une armoire à espagnolette attestaient tout de même que cette maison avait un passé.

L'épouse fit son apparition, petite, menue, les cheveux encore très noirs noués en un chignon volumineux. Nous nous assîmes, puis, de la manière la plus claire et la plus succincte possible, j'expliquai comment j'avais découvert la missive. Après quoi je la tirai de mon portefeuille et la remis au maître de maison.



Il l'examina longuement, front plissé, la retourna, la soupesa, scruta l'inscription dans tous les sens. Une stupéfaction grandissante se lisait sur son visage. À la fin, il dit :

- Je vous demande de m'excuser un moment. Je n'ai pas ici mes lunettes. Et il sortit.

- Vous prendrez bien une tasse de café ? proposa la femme qui, elle aussi semblait distraite et un peu soucieuse.

À la cuisine, le café chauffait déjà. Elle sortit l'assiette à biscuits et nous nous mîmes à causer de choses et d'autres. André Crouzille se faisait attendre. Nos tasses étaient déjà vides quand il revint, l'air sombre et préoccupé.

- Où est ma mère ? demanda-t-il.

- Elle est descendue bavarder un moment avec la

voisine, répondit sa femme. Elle va sans doute remonter bientôt.

Il se tourna alors vers nous. Son embarras était évident.

- Messieurs, j'ai de grands remerciements à vous faire pour la peine que vous avez prise, mais je dois vous poser une question : Avez-vous parlé de cette lettre à quelqu'un dans le village ?

- À personne. ni dans le village ni ailleurs.

- J'aime mieux ça, fit-il avec soulagement. Ce n'est pas que nous ayons quelque chose de vilain à cacher, mais il serait très mauvais pour nous que l'on jase à ce sujet. Supposez par exemple que ma mère apprenne que j'ai reçu ce drôle de courrier : Elle me persécuterait pour que je lui fasse part de son contenu. Or justement - et pour le bien de tous - il faut absolument qu'elle en ignore tout... Elle n'est d'ailleurs pas la seule...

- Soyez tranquille, M. Crouzille. Vous pouvez compter sur nous. Nous ne dirons rien à personne.

Et nous nous levâmes pour laisser ces braves gens aux prises avec leurs problèmes. comme nous sortions, il nous demanda :

- Où logez-vous ?

- À l'Hôtel du Nord.

- Et vous y serez, ce soir, vers sept heures ?

- Certainement.

- Je viendrai vous voir.

Il fut exact au rendez-vous. À l'heure dite, nous étions dans le bar de l'hôtel. Il nous appela dehors.

- Permettez-moi d'abord de vous offrir un petit dédommagement pour votre peine. C'est bien peu, je le sais...

Et il tira de son char à bancs une caisse de vin qui avait été mis en bouteilles à la cave coopérative du lieu. Mais ce n'était pas n'importe quel vin. Nous la chargeâmes dans le roadster, puis, sur la demande de Crouzille, nous montâmes tous trois dans notre chambre.

- Messieurs, dit-il, j'ai confiance en vous. Je vous dois une explication.

C'est bien ce que nous attendions, Maurice et moi, et je dois le dire, non sans une curiosité assez impatiente.

- Voilà. Ce qu'il faut que vous sachiez d'abord, c'est qu'à la Noël 1893, il y aura donc, cette année, trente et un ans, mon père a été assassiné...

Je ne fus qu'à moitié surpris, car dès le début j'avais pressenti derrière tout cela, quelque sombre histoire. Il continua :

- J'avais douze ans, et j'ai été marqué pour la vie. C'était donc pendant la nuit de Noël. Ma mère et moi, nous étions allés à la messe de minuit. Habituellement, mon père nous accompagnait. Cette fois-là, au dernier moment, il y avait renoncé à cause d'un commencement de grippe. Lorsque nous sommes revenus... Ah ! je n'oublierai jamais le spectacle : La maison bouleversée, saccagée... et mon père étendu de tout son long, devant la cheminée... dans une mare de sang... on l'avait assommé à coup de pincettes et de pelle à feu. J'en ai vu bien d'autres, depuis, dans les tranchées, mais ça... ça restera toujours devant mes yeux...



- Et les assassins, les a-t-on arrêtés ?

- Non Monsieur. On ne les a jamais arrêtés. On a soupçonné des rôdeurs. Les gendarmes se sont intéressés à deux ou trois trimardeurs qui traînaient dans les parages. Mais il a fallu les mettre hors de cause. Ma mère ne s'en est jamais remise. Elle en était comme folle. Elle répétait sans cesse que le meurtrier se trouvait dans la commune, et qu'un jour elle lui ferait justice, par n'importe quel moyen. Avec le temps, elle s'est un peu calmée. Mais cette lettre prouve qu'elle avait raison. Tenez, lisez-la. Soyez patient, car c'est très mal écrit.

Je ne pourrais pas, bien sûr, réciter par cœur cette lettre, longue, détaillée et parfois un peu confuse, mais il est quand même facile de la résumer. C'était une confession, et le récit qu'on y trouvait répondait à un scénario assez classique. Antonin Ribier et un autre homme plus jeune nommé Touradel, associés dans une affaire alors en mauvaise passe, se trouvaient aux abois. Ils avaient cherché leur dernier recours dans le vol. Sachant qu'il y avait de l'argent dans cette maison et la croyant, cette nuit-là, déserte, ils s'y étaient introduits. Dans la salle à manger, surpris par l'arrivée du père Crouzille et reconnu par lui, ils s'étaient

affolés et l'avaient frappé, avec les objets qui leur étaient tombés sous la main, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Comme ils étaient tous deux de famille honorable, personne ne les avait soupçonnés. Ils avaient pu redresser leur situation et s'étaient conduits, dès lors, en honnêtes citoyens, s'avançant dans l'existence mine sereine et bouche cousue. Touradel s'était même marié, avant de succomber, deux ou trois ans plus tard, à une maladie foudroyante.

Au début des années vingt, vieux, malade et hanté sans doute par le remords, Ribier ne pouvait supporter l'idée d'emporter le secret dans la tombe. Mais son neveu et sa nièce, qui apparemment savaient tout, veillaient au grain. Isolé, tenu sous bonne garde, il ne voyait personne à qui se confier. Le seul moyen qui s'était présenté à lui était de glisser une lettre dans un livre qu'il savait devoir être vendu prochainement à un brocanteur.

Et le stratagème avait réussi...

- Vous comprenez messieurs, demanda Cruzille une fois la lecture terminée. Vous comprenez maintenant ?

- Pas parfaitement, lui répondis-je. Je ne comprends pas ce que vous craignez. Vous n'êtes répréhensibles en rien. Pourquoi ne pas laisser connaître la vérité ?

- Hé non, justement on ne peut pas... Parce qu'il y a quelqu'un d'autre.

- Quelqu'un d'autre ? Ah oui, le complice, le nommé Touradel ? Mais pourquoi tant de scrupules ? De toute façon il est mort...

- Il est mort, Monsieur, mais pas sans descendance. Et précisément il se trouve...

Il hochait deux ou trois fois la tête comme s'il hésitait à conclure.

- Il se trouve que mon fils est sur le point d'épouser sa fille...

- Voilà, en effet, qui éclaire tout...

- Ils s'aiment depuis longtemps et Rosette est une charmante fille... Elle n'est pas responsable des actions de son père, n'est-ce pas ?... Ce mariage est un sujet de joie pour nous tous. Et c'est pourquoi nous avons décidé, ma femme et moi, de brûler cette lettre... Vous comprenez, maintenant ?

Nous fîmes « oui » de la tête et restâmes silencieux. Je lui rendis les feuillets et il se leva pour partir. Nous l'assurâmes de notre discrétion.

Pour un peu, on se serait cru chez Corneille. Avec cette différence qu'ici c'était le Comte qui avait tué Don Diègue - ou plutôt son père - et que Rodrigue n'en devait rien savoir, pas plus d'ailleurs que Chimène. Je n'ai jamais eu d'eux la moindre nouvelle, mais aujourd'hui, quelque soixante ans après, j'imagine volontiers qu'ils ont vécu toute leur vie sans jamais se douter de rien. N'est-ce pas mieux comme cela ?...

